2.4.7. FILMS ET STUDIOCANAL
PRÉSENTENT

ROSCHDY ZEM

ÉMILIE DEQUENNE

LES HOMMES DU FEU

UN FILM DE
PIERRE JOLIVET

LEURS COMBATS. NOS VIES.

LE 5 JUILLET

247 FILMS · cinéma · francetélévisions · CANAL+ · CINE+ · INDÉFILMS · STUDIOCANAL

2.4.7. FILMS PRÉSENTE

ROSCHDY ZEM ÉMILIE DEQUENNE

LES HOMMES DU FEU

UN FILM DE
PIERRE JOLIVET

SORTIE LE 5 JUILLET

Durée : 1h30

SYNOPSIS :

Philippe, 45 ans, dirige une caserne dans le Sud de la France. L'été est chaud. Les feux partent de partout, criminels ou pas. Arrive Bénédicte, adjudant-chef, même grade que Xavier, un quadra aguerri : tensions sur le terrain, tensions aussi au sein de la brigade... Plongée dans la vie de ces grands héros : courageux face au feu, mais aussi en première ligne de notre quotidien.

DISTRIBUTION STUDIOCANAL
SOPHIE FRACCHIA
1, place du spectacle
92130 Issy les Moulineaux
Tél. : 01 71 35 11 19/Portable : 06 24 49 28 13
sophie.fracchia@studiocanal.com

PRESSE
MARIE QUEYSANNE
assistée de Charly Destombes
113, rue Vieille du Temple -75003 Paris
Tél. : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr / charly@marie-q.fr

INTERVIEW PIERRE JOLIVET

Comment vous est venue l'idée des « Hommes du feu » ?

En fait, le film a plusieurs racines. Il y a eu d'abord ce fait divers, en 2012 : l'incendie déclenché par un gamin de 14 ans avait mis le feu à 400 hectares, au Plan d'Orgon. L'affaire avait fait la Une des journaux et je n'avais cessé de demander : pourquoi ? Pourquoi mettre le feu, pourquoi brûler la terre ? Est-ce de l'inconscience, de la fascination pour les flammes, ou bien la volonté de détruire ? Ce questionnement a croisé un souvenir qui est resté fortement ancré dans ma mémoire. Il y a longtemps, mon frère Marc et moi étions dans un village du Club Med, où, tout à coup, le feu a pris.
Il a fallu évacuer les centaines de touristes présents, le temps d'éteindre les flammes. Assis par terre, on était tous happés par cet étrange spectacle, sublime et atroce à la fois. On entendait des « oh, c'est beau »… Et c'est vrai que ça l'était. En même temps, tout un village partait en fumée… Quand ce fait divers est entré en résonnance avec ce souvenir si particulier, j'ai d'abord pensé que la pyromanie était un sujet. Je me suis donc tourné vers des psys, pour comprendre ce qui peut pousser quelqu'un à déclencher un incendie. C'est passionnant : il semblerait que tous les enfants soient plus ou moins pyromanes dans l'âme. Tout simplement parce que le feu est l'une des choses les plus faciles et les plus belles à créer. J'en étais là de mes réflexions quand je me suis décidé à rencontrer des pompiers. Je voulais leur parler de cette ambivalence face au feu, de cet amour/haine permanent, mais ils m'emmenaient aussi vers tout autre chose. Ils me parlaient de leur quotidien : des incendies, des accidents, des naissances, des appels au secours… Je me suis alors souvenu de deux moments clés de ma vie où j'ai eu besoin d'eux – deux accidents de la route très graves... En fait, les pompiers ont été en première ligne dans ma vie, comme ils sont en première ligne de la vie de tout le monde, tous les jours. Dans l'ordinaire, comme dans l'extraordinaire des attentats, par exemple. Ils sont en première ligne du malheur, en fait. Or, pour la plupart d'entre eux, ils sont volontaires. Volontaires pour mettre leurs corps en danger. C'est un drôle de destin, non ? Là, avec les producteurs, on s'est dit : c'est ça, le sujet. Il faut faire un film sur les pompiers.

Vous nous plongez au cœur d'une caserne, filmée au plus près des pompiers. Le terme « chronique » vous convient-il ?

J'ai voulu, en tous cas, coller au plus près du réel. Il n'y pas une histoire, pas une intervention qui ait été inventée : toutes m'ont été racontées par des pompiers. <Mon camarade, le capitaine Stéphane Guyot, a relu et validé chaque scène. Il n'était pas question de faire un film de super-héros, pas question d'enjoliver la réalité – leur quotidien parle de lui-même. A l'inverse, un documentaire ne m'aurait pas permis d'aller aussi près des flammes, pour des raisons évidentes de sécurité, ou à l'intérieur d'une voiture accidentée, au plus près des blessés. En fait, un film me revenait en tête : « L627 » de Bertrand Tavernier, qui raconte la vie d'une brigade des stups, sans artifice, quasiment sans histoire. Après ce film-là, on n'a jamais plus fait de polar de la même façon… Filmer des pompiers, c'est filmer des hommes et des femmes qui s'engagent physiquement et j'ai toujours aimé raconter ce qui passe par le corps : j'ai donc voulu être organiquement avec eux. D'où la caméra à l'épaule. Finalement je ne voulais pas faire un film « sur » les pompiers mais un film où on est « avec » les pompiers. J'adorerais que les spectateurs aient la sensation d'avoir été pompier pendant 1 heure 30. Plus que de parler d'une chronique je parlerais d'avantage d'une plongée sous-tendue par deux fils rouges, portés par les trajectoires intérieures des deux personnages principaux : Philippe, le capitaine (Roschdy Zem) sur les traces de la naissance du feu et Bénédicte (Emilie Dequenne), lieutenant fraîchement arrivé dans la caserne, seule femme dans un monde d'hommes.

Ces « hommes du feu » sont-ils des héros, pour vous ?

Oui et non. Quand ils passent à l'acte, à un moment donné, quand leur job leur demande de l'être, ils le sont sans doute. Mais sans états d'âme, sans forfanterie.

Par contre, quand ils rentrent chez eux, ce sont des hommes (et des femmes) comme tout le monde, avec les faiblesses et les lâchetés de tout le monde... Les pompiers eux-mêmes n'aiment pas qu'on parle d'héroïsme, ça les met toujours mal à l'aise. Tous ceux avec qui j'ai pu parler m'ont dit la même chose : ils ont choisi ce métier d'abord pour se sentir utiles ; ensuite, parce que c'est sportif et que physiquement, ils repoussent leurs limites ; enfin, parce qu'aucune journée ne ressemble à une autre et qu'ils détestent la routine. On les appelle ? Quoiqu'ils soient en train de faire, ils arrêtent tout et ils foncent. Ils fonctionnent à l'adrénaline, de façon quasi addictive. C'est dur de partager la vie d'un pompier… Eux connaissent bien l'envers du décor, alors le « héros », très peu pour eux ! Comme cinéaste, les deux facettes m'intéressaient : les filmer en train d'éteindre un incendie, de sauver une victime de violences conjugales, de décrocher une pendue… Comme de suggérer les mouvements intérieurs qui les traversent. Raconter les moments où, justement, ils ne sont pas héroïques. Prise dans sa globalité, dans sa complexité, leur réalité est une vie d'engagement, de disponibilité aux autres, plus que d'héroïsme.

Vous êtes vous-même un réalisateur engagé…

En tout cas, leur engagement me touche. Les pompiers étant en première ligne de nos malheurs et les malheurs s'accumulant, la plupart du temps, sur les plus modestes d'entre nous, filmer les pompiers, c'était aussi, fatalement, filmer la frange la plus fragile de la société. J'ai grandi en banlieue, dans un milieu populaire, donc ça me parle. Le monde qui nous entoure se fissure de toutes parts : tout se fragilise, tout se précarise. Même les pompiers ne sont pas épargnés : dans le film, la caserne est menacée de fermeture, faute de moyens. Pourtant ils continuent à y croire et à se battre, à s'engager. Parce que dans une société en pleine déliquescence, on a besoin d'engagement.

À travers le personnage de Bénédicte, qui vient tout juste d'être nommé lieutenant de la caserne, vous soulevez aussi la question des rapports hommes/femmes.

Quand je me suis décidé à faire un film sur le quotidien des pompiers, je me suis rendu compte qu'il n'y avait que 5% de femmes dans les casernes… Et que c'était très compliqué pour elles mais aussi pour les hommes, car dans l'esprit de ces derniers, le courage physique, le travail du corps, c'est encore quelque chose de masculin. Ils me l'ont dit : le fait d'être aux côtés d'une femme, sur le terrain, les trouble profondément. Ils pensent qu'elles sont plus fragiles, plus exposées, qu'ils vont devoir faire attention à elles, les protéger, et craignent donc de ne pas être à 100% de leur efficacité. Qu'elles soient capables d'écoute et d'empathie, oui. Donc, dans les casernes, on en veut bien pour accueillir et consoler les victimes. Si, en revanche, comme Bénédicte, elles veulent faire la même chose que les hommes et passer à l'action, sur un incendie par exemple, là, ça coince. D'autant plus, s'il faut partager le commandement, ou se soumettre à leur autorité. Mais les pompiers ne sont pas les seuls à avoir du mal : on vit, à tous les étages de la société, une révolution incroyable où les femmes sont en train de se faire leur place. Forcément, ça ne se fait pas sans frictions. Mais c'est passionnant de voir les lignes bouger.

Comment s'est passé le tournage ?

Nous avons plongé dans la vie d'une caserne, en immersion totale pendant sept semaines. Au départ, les pompiers étaient assez circonspects. Ils nous acceptaient parce qu'ils en avaient reçu l'ordre d'en haut. Le colonel des pompiers de l'Aude, le Colonel Benedittini m'avait dit : « je vous laisse les pompiers et l'équipement : la caserne est à vous ». Le lieutenant Aragou qui dirige la caserne a très vite compris ce qu'était le cinéma et m'a fait confiance. Mais pour son équipe, il a fallu plus de temps. Nous voyant un peu comme des rigolos qui allaient faire joujou, ils ont voulu discuter chaque détail, pour que ce soit le plus réaliste possible. Mais très vite, en se côtoyant, ces deux mondes, celui des pompiers et celui du cinéma, ont fini par se rejoindre. Ils ont vu que, chez nous aussi, tout est très hiérarchisé, avec une chaîne de commandement bien définie et des rôles précis pour chacun. Que, nous aussi, on travaille sans compter nos heures, de jour comme de nuit. Que notre métier est aussi un métier de passion qui grignote sur nos vies – et que le taux de divorce chez les intermittents est aussi élevé que chez les pompiers !

On s'est retrouvés, finalement, sur l'essentiel, et il s'est passé quelque chose de fort, de l'ordre du respect et de la connivence. … Et puis le tournage était physiquement éprouvant, ça resserre les liens ! La scène de l'incendie, par exemple : il a fallu s'y reprendre à trois fois pour que l'incendie veuille bien démarrer.
Je criais « action ! », mais rien ne se passait. J'étais catastrophé et toute l'équipe, totalement déconfite. A la quatrième fois, ça a trop bien marché, les flammes sont soudain montées jusqu'à 10 mètres de haut ! Les pompiers qui nous encadraient, eux, restaient stoïques. Ils le savent bien : le feu a sa vie propre, on ne peut jamais réellement le maîtriser.

Le pont entre ces deux mondes s'est d'autant plus établi que vous avez fait passer les pompiers devant la caméra…

En dehors des cinq rôles principaux (Roschdy Zem, Emilie Dequenne, Michaël Abiteboul, Guillaume Labbé, Grégoire Isvarine, Guillaume Douat) tous les acteurs sont des pompiers de la caserne. Ils sont dans leur propre rôle et pourtant, il a

fallu, comme c'est toujours le cas avec les acteurs non-professionnels, travailler pour retrouver leur naturel. Les mêmes mots, les mêmes gestes, qu'ils répètent dix fois, vingt fois par jour dans la réalité de leur métier, devenaient extrêmement difficiles à prononcer ou à effectuer sur un plateau de tournage avec la pression de la caméra. Si le résultat est crédible, c'est qu'en amont il y a eu ce travail-là, et aussi parce que chaque acteur professionnel était doublé par un pompier qui corrigeait ses réactions, ses attitudes, pour gagner en véracité.

Parlez-nous de vos acteurs principaux, justement.

Dès que j'ai écrit le rôle de Bénédicte, j'ai pensé à Emilie Dequenne. Je venais de voir « Pas son genre », où elle est formidable. Qu'elle soit shampouineuse chez Lucas Belvaux, ou « Femme de ménage » pour Claude Berri, elle ne joue pas, elle « est ». Je voulais une actrice qui ne minaude pas, toujours dans cette recherche d'authenticité qui était la mienne pour ce film. Or Emilie est naturelle, vraie et simple. Elle fonctionne à l'instinct, c'est incroyable à observer... Quant à Roschdy Zem, il a une sorte d'aura physique qui se passe de mots, une profondeur et un mystère qui se dégagent immédiatement de lui. Son personnage, Philippe, le capitaine de la caserne, a l'autorité naturelle de quelqu'un qui a réglé ses comptes avec l'enfant qu'il a été. Il n'a plus grand-chose à prouver, à soi ou aux autres. Pour moi, c'était évidemment Roschdy : il a cette élégance innée, ce charisme, grâce auxquels, quand il arrive sur un plateau, tout le monde le voit, tout le monde l'écoute, sans qu'il n'ait grand chose à faire. En fait, il y a de l'héroïsme en lui, aussi. C'est notre sixième film ensemble, j'ai spontanément écrit pour lui.

Vous êtes un fidèle… Même derrière la caméra, vous aimez travailler avec des proches ?

J'aime les histoires qui durent, ça me fait du bien, ça me sécurise, moi qui suis plutôt anxieux… Et puis ça fait gagner du temps ! C'est mon troisième film avec Xavier Rigault et Marc-Antoine Robert, de vrais producteurs indépendants et courageux. C'est mon sixième film avec Yves Deschamps, chef monteur. Nous sommes très proches. Il commence véritablement le montage du film à la première version du scenario, il lit toutes les suivantes, propose d'élaguer, d'accentuer, d'accélérer, de ralentir, il est pour beaucoup dans le rythme final du film. La troisième fois que je travaille avec Jérôme Almeas, mon chef opérateur – je l'ai fait démarrer comme assistant, puis il est passé par Volker Schlöndorff, Bertrand Tavernier, François Ozon… Avec lui, nous avons voulu éviter deux écueils : le pseudo-documentaire en 16mm et une image avec du grain partout, pour faire faussement réaliste… Et une hyper-esthétisation qui aurait donné une sorte de super clip chez les pompiers ! Nous avons voulu du naturel, du réalisme, dans la proximité avec le sujet qu'offre la caméra à l'épaule. Ensuite, au son, le film a fait

un bond. Ici, plus qu'ailleurs, c'est une dimension fondamentale. Parce que, comme l'écrit Pascal Quignard (violoncelliste et écrivain, « La haine de la musique »), les oreilles n'ont pas de paupières : si devant l'horreur, on peut fermer les yeux, on continue d'entendre. Les bruits les plus angoissants, les plus violents, on ne peut pas les éviter. Les souvenirs que je garde de mes deux accidents où j'ai eu affaire à des pompiers, sont étonnamment sonores…

Et, sur le tournage, le bruit du feu nous a tous bouleversés. Nous en avons donc particulièrement pris soin, au montage avec Vincent Montrobert, et au mixage où Thomas Gaudert a fait un travail formidable. C'est la deuxième fois que je travaille avec lui… Et la quatrième avec mon fils, Adrien, qui fait la musique du film. Depuis toujours, nous écoutons de la musique ensemble, nous échangeons, nous nous faisons découvrir des albums, des mélodies, des artistes. Avec lui, la complicité est évidente et il est extrêmement patient avec moi ! Je voulais que la musique soit là, sans y être ; parfois très présente, parfois, pas du tout. Surtout, pas d'emphase ni de pathos. Les pompiers sont confrontés en permanence au danger, à la mort, à des émotions très fortes : inutile d'en rajouter. J'ai demandé à Adrien de me trouver une couleur, plus qu'un vrai score, une trajectoire musicale plus que des mélodies.

Le film s'achève sur cette phrase : « le feu, c'est beau… De loin. »

Cette phrase résume notre ambivalence fondamentale face aux flammes. J'ai pu l'observer chez les pompiers, pendant toute la phase de préparation, et pendant le tournage. Dans leurs yeux, il y a autant d'excitation que d'appréhension, d'amour que de haine pour le feu. Ça touche aussi quelque chose d'ancestral en nous. À partir du moment où l'homme a su faire du feu, ça l'a fasciné et il a cherché à le maîtriser. Mais le feu est intrinsèquement indomptable, donc savoir le déclencher, comme savoir l'éteindre, peut donner l'illusion de la toute-puissance. C'est un fantasme qu'on retrouve chez tous les enfants du monde – chez les petits garçons en particulier, parce qu'il y a comme un défi à la virilité, dans cette lutte avec les flammes. Et puis on grandit… Et puis on comprend (ou pas) que, de près, le feu détruit. Alors on apprend à dompter ses pulsions.

INTERVIEW ROSCHDY ZEM

Vous interprétez Philippe, personnage principal du film et capitaine de la caserne. Par quel biais vous êtes-vous emparé du personnage ?

Pierre l'a écrit en pensant à moi et dès la première lecture, j'ai senti que je n'aurais pas beaucoup de questions à me poser pour le comprendre. En revanche, il fallait trouver le bon dosage entre autorité et empathie. Philippe est le baromètre de la caserne, c'est lui qui donne le tempo. Il a quelque chose de très humain, de très amical avec son équipe. Mais au moment où il faut entrer en action, c'est à lui de couper les liens affectifs, pour mettre tout le monde en marche. Tout mon travail consistait à le rendre crédible sur ces deux facettes. En même temps, c'est un rôle assez flatteur : Philippe est le héros positif du film. De tous, il est le plus empathique, le plus ouvert à l'autre, le plus capable d'intégrer une femme, par exemple, dans l'équipe et de l'imposer à tous. Donc, pour lui donner de l'épaisseur, il fallait trouver ses failles. Et c'était très intéressant de montrer comment le même homme peut être en pleine maîtrise face au danger, dans l'exercice de son métier, mais beaucoup plus désarmé dans sa vie intime, face à sa fille, notamment.

En quoi les pompiers font-ils de bons personnages de cinéma, pour vous ?

On ne connaît pas beaucoup de corps de métier dont l'image est aussi bonne. Que peut-on reprocher à un pompier ? Rien. Mais du coup, c'est formidable d'aller creuser, de regarder au plus près de ces hommes, derrière l'uniforme. Oui, ils sont courageux, oui, ils sont audacieux ; leur dévouement à l'autre, leur altruisme est héroïque. Mais dans leur vie privée, il y a aussi des moments de doute, des zones d'ombre, des larmes, des conflits internes… Et puis quand-même : qu'est-ce qui fait qu'à un moment donné de votre vie, vous vous portez volontaire pour aller éteindre un feu et, accessoirement, vous faire caillasser ? Certainement pas l'envie de jouer les héros : ce ne sont pas des têtes brûlées. Leur moteur, ça n'est pas la gloire – encore moins l'argent, évidemment. Non, il faut être passionné pour faire ce métier… Voire un peu « addict » à l'adrénaline. Ils sont fascinants à observer : dès que leur « bip » sonne, ils sont en ébullition. Ils sont les témoins directs de tous nos coups durs, de la misère sociale, de la détresse humaine. Et pourtant, ils continuent d'être choqués et même bouleversés. Je ne les ai jamais vus ni lassés, ni blasés…

Quel est votre rapport au feu, personnellement ?

Enfant, ça me fascinait. Je pouvais brûler toute la boîte d'allumettes, si on m'en laissait une entre les mains… Un peu avant de démarrer le tournage, j'ai passé une semaine avec les sapeurs, dans la caserne. Ils m'ont emmené sur un champ de blé en feu. Plusieurs hectares de terre étaient en train de brûler. C'est étrange, mais au départ, c'est surtout très beau. Il y a le son du blé qui crépite, l'image de ces flammes qui avancent à une vitesse incroyable et le parfum… Le blé brûlé sent extrêmement bon ! C'est assez flippant parce que vous pouvez avoir l'impression que les flammes vous disent : « viens, je vais te parler ». Attiré, fasciné, on y va, on approche - on peut aller tout près sans être vraiment en danger. Mais, peu à peu, ce danger, vous le sentez venir. Et tout à coup, cette chaleur qui vous saute au visage ! Comme si les flammes vous rentraient dans le crâne… Alors, d'instinct, vous faites un pas en arrière. En fait, c'est une image de l'enfer, un incendie.

Quand Pierre Jolivet vous a proposé le film, vous avez tout de suite dit oui ?

Sans hésiter. Parce qu'un film sur les pompiers, ça n'avait jamais été fait… Et parce que ça n'est pas qu'un film sur les pompiers. Avec Pierre, rien n'est jamais innocent. Il y a toujours une vision sociale derrière les histoires qu'il raconte. Il a un côté Ken Loach et ça me plaît : il part du principe que le public est intelligent et sait le tirer vers le haut. Ce film là, c'est avant tout un film sur le collectif. J'aimais cette idée-là, que l'histoire tourne autour d'une caserne plutôt que d'un personnage en particulier. Et ce qu'elle raconte, c'est qu'on a intérêt à s'entraider et à aller

tous dans le même sens si on veut s'en sortir. Vrai pour une équipe de pompiers, vrai pour la société d'aujourd'hui. LES HOMMES DU FEU, c'est un film sur la confiance, l'altruisme, la solidarité.

C'est votre sixième film ensemble : ça aide ou ça complique votre travail d'acteur ?

C'est d'abord flatteur de déclencher toujours autant d'envie chez un réalisateur, au bout de vingt ans. Et puis c'est très agréable d'être dans un rapport de confiance totale : je sais où je mets les pieds, j'ai le sentiment qu'avec lui je ne serai jamais trahi. En même temps, on a beaucoup évolué, tous les deux, depuis qu'on s'est rencontrés. Et Pierre veut, sur chaque film, aller chercher chez moi des choses qu'il n'a pas décelées dans les précédents - il me faisait jouer les jeunes premiers, maintenant, je fais l'ancien ! (Rires) Et puis on a cette volonté commune de ne pas se décevoir… Donc en fait, on se met beaucoup de pression, tous les deux. C'est un challenge de tourner avec quelqu'un qui vous connaît aussi bien : les artifices de jeu, ça ne passe pas. Il sait tout de suite quand c'est truqué.

Comment vous a-t-il dirigé ?

On a beaucoup discuté du film avant le tournage et il sait être à l'écoute. J'ai pu faire quelques réajustements autour de mon personnage - pas grand-chose en réalité : Pierre a fait du « sur-mesure ». En revanche, à partir du moment où on tourne bien sûr, c'est lui le patron. Mais il fait ça en douceur, de façon très paternelle. Il est toujours bienveillant, même s'il n'obtient pas ce qu'il veut. Il fait partie de ces réalisateurs qui savent chuchoter à l'oreille des acteurs. Quelqu'un a dit de lui, un jour, qu'il était un « flic de gauche » : je trouve que ça lui correspond assez bien.

Le tournage a-t-il été éprouvant physiquement ?

Trop peu, à mon goût ! Un capitaine, c'est un peu comme un entraîneur de foot : pendant le match, il reste sur le banc… Au départ, c'était un peu frustrant. Je m'étais préparé physiquement, j'ai demandé à inclure des séquences où Philippe pouvait entrer en action, comme celle où je descends dans la cuve. Pour la scène de l'incendie, c'est vrai, on a eu très, très chaud… Mais peur, non. On était encadrés de près par l'équipe de pompiers qui nous accueillait, j'avais une confiance aveugle en eux. Tout le monde était soudé, avec la volonté d'apporter toute son authenticité au film. Ça donne, en plateau, une ambiance très animée, très agréable…

C'est grisant, quoique pas toujours évident pour se concentrer ! Mais l'expérience était assez unique dans le genre : quand on arrive, le premier jour, dans cette caserne, qu'on voit de vrais camions, qu'on tourne avec de vrais pompiers qui sont aussi nos conseillers techniques… On se dit qu'on fait un métier incroyable.

La plupart des pompiers qu'on voit dans le film sont des acteurs non-professionnels : ça change quoi, dans votre travail de comédien ?

Bien sûr, ça demande plus de tolérance, de patience, d'indulgence. Mais on est là pour les mettre à l'aise. Et puis c'est un échange : eux sont là pour nous corriger techniquement. Après, quand des comédiens non-professionnels se retrouvent devant une caméra, ils ont cette frayeur dans le regard qui leur donne une vérité que les acteurs expérimentés n'ont peut-être plus… Cette peur les rend terriblement intéressants parce qu'elle donne de la force et de l'intensité à chacune de leurs répliques.

INTERVIEW ÉMILIE DEQUENNE

Vous interprétez le rôle principal féminin, celui de Bénédicte. Qui est-elle ?

Elle est pompier, femme, et mère. Les trois à la fois, sans vouloir rien céder sur l'un ou l'autre, c'est donc parfois compliqué au quotidien. Le métier de pompier empiète sur sa vie privée, mais il n'est pas question pour elle de faire autrement. Elle s'est construite avec, autour et pour ce métier. Il fait viscéralement partie d'elle. Quand on décide de devenir pompier, c'est une vocation. C'est un peu comme répondre à un appel, quasi religieux. Pour Bénédicte, il vient de très loin : c'est une revanche qu'elle prend sur la gamine rondouillarde qu'elle a été. Alors évidemment, adulte, son métier la constitue profondément.

Elle vous semblait proche de vous d'emblée ?

Oui et non. Je savais que le rôle serait très physique et je n'étais pas du tout en forme. Je venais d'enchaîner les tournages et je n'avais pas le temps de bien me préparer physiquement. Je n'étais pas assez musclée, j'étais assez fatiguée… Vraiment, j'ai eu peur de ne pas être à la hauteur. Je l'ai dit à Pierre, je le lui ai répété, mais il a tenu bon. Alors j'y suis allée… Habituellement, j'aime attraper mes personnages par le corps. C'est une béquille supplémentaire. Là, vu l'état de fatigue qui était le mien, c'était impossible. J'ai développé un autre muscle, celui de la volonté, de la combativité. C'est un trait de caractère fondamental chez les pompiers et c'est devenu la caractéristique principale de Bénédicte. C'est comme ça que je l'ai amenée à moi.

Qu'est-ce qui vous a convaincue de faire le film ?

Le scénario m'a profondément touchée. Mais au-delà de l'histoire de chacun des personnages, la beauté du film c'est ce qu'il dit d'un métier d'engagement et de don de soi. De ceux qui le font, aussi. Pierre a su distiller des choses très justes sur l'humain, dans notre rapport à l'erreur, à la faute, notamment. Au niveau individuel comme au sens collectif, le propos du film me parlait. Les pompiers sont confrontés chaque jour à une réalité sociale difficile. Pierre sait raconter cette fragilité, cette précarité, sans tomber dans le misérabilisme. Il pose son regard sur la jeunesse, sur la violence, sans jamais forcer le trait, sans être réducteur non plus. Et puis la question de la place des femmes dans des univers masculins me tient particulièrement à cœur. Je me bats au maximum dans mon métier pour une vraie égalité entre les sexes.

Quels souvenirs gardez-vous du tournage ?

Pierre et Roschdy se connaissent très bien et entre eux, la mécanique est bien huilée, mais je me suis sentie très vite intégrée. Pierre m'a mise en confiance tout de suite. Il sait ce qu'il veut, il avance assez vite, sans perdre de temps. Les conditions

de tournage étaient compliquées : il fallait gérer les effets, l'eau, le feu, l'arrivée des camions (ou les pannes de camions), la précision des gestes techniques à reproduire ; on a parfois tourné la nuit, parfois sous la pluie ; sur le plateau, il y avait beaucoup de monde, dont pas mal de comédiens non professionnels. Bref, sans être jamais dans la souffrance, c'était parfois un peu rude. La scène de l'incendie, notamment, était difficile pour moi à tourner. Pour moi, le feu est incontrôlable, donc terrifiant… J'ai tenu le coup parce que je suis naturellement endurante et parce que je suis pugnace – on revient à cette histoire de volonté…

Heureusement, les pompiers qui nous encadraient nous aidaient beaucoup, en nous donnant un maximum d'informations et de conseils. Manon, mon double sur le tournage, m'a montré, par exemple, comment faire un mur d'eau devant soi pour pouvoir respirer… Et la scène a fini par être bouclée. En fait, c'est assez grisant de se dire qu'on a été au bout, qu'on l'a fait !

Quelle image aviez-vous des pompiers, avant de faire ce film ?

J'en avais une vision totalement fausse. Je les pensais très portés sur le paraître, focalisés sur le corps, assez superficiels… Pour moi, la vie de caserne ou la caricature du vestiaire, c'était pareil : je m'attendais à des blagues lourdingues tout le temps. Sauf que dès le premier jour, je me suis rendue compte à quel point je me trompais. On a passé les sept semaines de tournage à cohabiter dans cette caserne, les pompiers et l'équipe, et on a fait des rencontres incroyables. Leur quotidien est rude, ils voient des choses terribles, les retours d'interventions sont parfois douloureux… On a vu tout ça et en même temps, ils ont quelque chose de très porteur, de très positif, dans leur dévouement, leur engagement. Vivre en immersion, H24, à côté d'hommes et de femmes qui ne cherchent pas à être héroïques, mais qui, tout de même, prennent des risques, se mettent en danger, vivent au service des autres…

LISTE ARTISTIQUE

PHILIPPE..... ROSCHDY ZEM
BÉNÉDICTE ..... ÉMILIE DEQUENNE
XAVIER ..... MICHAËL ABITEBOUL
MARTIAL..... GUILLAUME LABBÉ
THOMAS ..... GRÉGOIRE ISVARINE
JULES .....GUILLAUME DOUAT

LISTE TECHNIQUE

PRODUCTION : .....2.4.7. FILMS
RÉALISATEUR : .....PIERRE JOLIVET
SCÉNARIO : .....PIERRE JOLIVET
PRODUCTEURS : .....MARC-ANTOINE ROBERT & XAVIER RIGAULT
COLLABORATION AU SCÉNARIO :.....MARCIA ROMANO
DIRECTEUR DE PRODUCTION :.....FRANÇOIS HAMEL
DIRECTEURS DE CASTING :.....MICHAL LAGUENS ET AGNÈS ALBERNY
CHEF OPÉRATEUR : .....JÉRÔME ALMÉRAS
CHEF OPÉRATEUR SON : ..... PIERRE EXCOFFIER
CHEFS DÉCORATEURS :.....EMILE GHIGO, MARIANNE ARSA THOMAS
CHEF COSTUMIÈRE : ..... SONIA SIVEL, MARION MÉSÉGUER
CHEF MAQUILLEUSE :..... MICHELLE VAN BRUSSEL
CHEF COIFFEUSE : .....JULIETTE MARTIN
DIRECTRICE DE POSTPRODUCTION : .....CHRISTINA CRASSARIS

PARTENAIRES FINANCIERS

UNE COPRODUCTION .....2.4.7. FILMS, STUDIOCANAL, FRANCE 3 CINÉMA
AVEC LA PARTICIPATION DE ..... CANAL +, CINE +, FRANCE TÉLÉVISIONS
AVEC LE SOUTIEN DE.....RÉGION OCCITANIE / PYRÉNÉES MÉDITERRANÉE
EN PARTENARIAT AVEC .....LE CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE
RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DU.....DÉPARTEMENT DE L'AUDE
EN ASSOCIATION AVEC..... INDÉFILMS 5